

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Canadiana

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Six exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 6 et
dix exemplaires sur Hollande, numérotés de 7 à 16.*

N^o 

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris les pays scandinaves.

(l'aîné). Ce fut chez notre ami commun Frantz Jourdain que je le rencontrai, il y a vingt ans. Mais c'est à un dîner mensuel, « le bon cosaque », tombé en désuétude comme tant d'autres, où l'ennui prend peu à peu la place des convives, que je fis réellement la connaissance de cet homme original et étrange qui parlait comme on prononce des sentences et dont les idées, émises de cette façon, provoquaient toujours quelque tumulte parmi les dîneurs...

... Je le vois toujours avec ce visage pâle dont les cheveux et la barbe se disputaient le masque, seule partie visible de son personnage que pût évoquer la lueur des bougies. Tout le reste, barbe, cheveux, habits, s'allait perdre dans l'ombre de la pièce. Il ressemblait assez ainsi à ces têtes que Vallotton dessine en deux plans : lumière et ombre : « Black and White. »

Son frère présente avec lui un saisissant contraste. D'allure militaire, il a la parole sonore et haute et le geste sec. L'impériale qu'il porte, large et touffue, sous la lèvre inférieure, aide à cet aspect fugitif de dureté.

Ils ont, l'un et l'autre, le souci d'une personnalité *unique*. Leurs prénoms respectifs ont les mêmes initiales J.-H., si bien qu'ils auraient le droit de signer individuellement d'un nom célèbre des œuvres où il est impossible de distinguer la part que chacun y apporta. Ils affirment que cette part est égale et l'on prétend qu'ils ont pareil esprit et pareil savoir.

Les Rosny naquirent : l'aîné en 1856, le second en 1859, d'une famille française, hollandaise, belge et espagnole. Ces atavismes différents, leurs instincts de curiosité, un âpre amour de la lutte — les Rosny sont d'une rare vigueur musculaire

— le désir de fouiller les milieux rares ou sauvages, cette hantise de la préhistoire et jusqu'à la domination qu'exercent sur eux les problèmes scientifiques les plus complexes, devaient les pousser plutôt vers quelque monde inexploré que dans la calme carrière des lettres. Nul doute qu'ils eussent quitté l'Europe s'il y avait eu une Amérique de langue française.

L'exode commença d'ailleurs par la transplantation de l'aîné à Londres, cette ville titanesque, effarante, que peu d'étrangers et moins encore d'Anglais connaissent dans ses profondeurs et que le jeune homme parcourut avec toute la passion que suscite une contrée neuve. Il pénétra dans les bouges à matelots et les repaires de White-Chapel, il connut les caves sordides où combattent les coqs, le formidable Wapping que les policemen redoutent, et les rues tortueuses où la luxure des gueux s'étale, farouche et repoussante. Cette manie « pérégrinatrice », les Rosny la rapportèrent à Paris qu'ils fouillèrent pendant les premières années de leur séjour avec une avidité bizarre, frôlant le monde des ouvriers et celui des rôdeurs. Les notes récoltées, et qui servirent en partie à *Nell Horn* et au *Bilatéral*, suffirent à une existence d'écrivain.

C'est à la suite de telles courses, après de longues flâneries, que les Rosny purent utiliser une documentation dont l'exactitude nous étonne. Hâtifs à comprendre, à *enregistrer* un paysage, avec ses détails, son harmonie et ses couleurs, ils

enquête sur les Rosny à laquelle M. Camille Lemonnier répondit :

Il me plaît de saluer la beauté de telles existences dans un moment où on imagina d'y attenter par une revendication tracassière et ridicule. Il paraissait naturel à tout le monde que le nom que s'étaient choisi ces héros et dont ils avaient illustré la littérature, leur donnait le droit de s'être fait à eux-mêmes, en dehors de toute ancestralité, une famille spirituelle qui ne doit à personne ses armoiries et ses trophées.

Dans une lettre versée aux débats, Léon Tolstoï écrivait à peu près à M. Léon de Rosny : « N'êtes-vous point l'un des frères Rosny, les auteurs du *Bilatéral* ? Si oui, mon estime se changerait en admiration ». L'orientaliste se faisait un argument de ces phrases.

Le tribunal donna raison aux frères Rosny. M. Prunol de Rosny porta la discussion devant la Cour d'Appel de Paris. La première Chambre de la Cour confirma l'arrêt précédent.

Considérant que L. Prunol de Rosny signe ses ouvrages de savant ethnographe, sinologue et orientaliste, Léon de Rosny, et que les frères Boex signent J.-H. Rosny ;

Considérant que le premier a assigné ceux-ci pour leur faire défendre de publier sous le nom de Rosny aucun livre ou article de journal... ;

Considérant que le pseudonyme emprunté par les frères Boex à la *Banlieue de Paris* et à la *Vie de Sully* n'est pas le nom dont l'appelant revêt ses ouvrages ; qu'il s'en différencie profondément par l'absence de la particule et se caractérise spécialement par les initiales J.-H. précédant Rosny ;

Que la confusion entre Léon de Rosny et J.-H. Rosny ne

Descaves, P. Margueritte et Gustave Guiches, fut-il l'origine réelle de la réaction contre le naturalisme? Peut-être en hâta-t-il la venue logique. Le triomphe se préparait des néo-réalistes parmi lesquels on rangea Rosny. Or Rosny est resté réaliste, en effet. « Trop foncièrement évolutionniste pour rompre avec le passé immédiat, il a seulement *transformé* le réalisme par un mode nouveau (1) ». A la vérité, nul plus que lui ne semble écarté des *écoles* — « ces chinoiseries », dit-il — et son labeur gigantesque, son isolement, son horreur des cénacles démontrent le triomphe de l'individualisme en art. Mais comment au début d'une carrière résister aux influences? La plus belle gloire d'un écrivain n'est-elle pas de s'être dégagé par degrés de ces influences pour se manifester nouveau, personnel? — La personnalité de Rosny vient de son ardeur à pénétrer le secret des origines, à se rendre compte de la transformation *naturelle* des êtres et des choses, et, partant, de son amour pour la science. D'avoir étudié rétrospectivement, par comparaison, le secret de nos destinées, J.-H. Rosny est devenu optimiste.

Déjà en 1891, il prévoyait ce que serait *l'autre chose* qui remplacerait le naturalisme :

L'autre chose, c'est une littérature plus complexe, plus haute... C'est une marche vers l'élargissement de l'esprit humain, par la compréhension plus profonde, plus *analytique* et plus juste de l'univers *tout entier* et des plus humbles

(1) M.-A. LEBLOND, *La Revue*, 15 septembre 1903.

individus, acquise par la science et par la philosophie des temps modernes. La vérité n'est pas dans les extrêmes... L'autre chose sera aussi une réaction contre le pessimisme qui résulte surtout de l'incompréhension des éléments constitutifs de son époque et de l'époque elle-même... L'autre chose, ce sera aussi une réaction contre la morale évangélique rapportée par les Slaves, contre le reniement de la civilisation et du progrès au bénéfice des idées de renoncement.

J'ai souligné quelques expressions dans cette théorie que Rosny émettait alors et qu'il a suivie avec fidélité. Elles synthétisent les caractéristiques de l'œuvre de Rosny et ses tendances humanistes. Son œuvre est *sociale*, puisqu'elle étudie et prévoit une évolution ; *scientifique*, puisqu'elle vante le progrès et en étudie les causes ; *préhistorique*, puisqu'elle recherche les premiers éléments constitutifs de la société ; **picturale** et par conséquent *psychologique*, puisqu'elle dépeindra la vie entière et jusqu'aux plus humbles individus ; *optimiste*, enfin, toujours, puisqu'elle empêchera la résignation et proclamera la beauté des efforts patients qui ne sauraient être stériles.

III

LE ROMAN SCIENTIFIQUE

J.-H. Rosny, bien avant H.-G. Wells, a « utilisé » le merveilleux scientifique. Il n'est pas impossible que Wells ait été influencé par Rosny. Dans la *Guerre des Mondes* qui ressemble si étrangement aux *Xipehuz*, dans *Place aux Géants* qui rappelle comme impression le *Cataclysm*, c'est la lutte de l'humanité contre des races nouvelles. Mais alors que Wells écrit surtout pour divertir et impressionner, Rosny soulève l'angoissant problème de la vie et de la perpétuation des races. Chez Wells, l'homme est toujours vaincu ou près de l'être : Dans la *Guerre des Mondes*, les Marsiens qui sont presque maîtres de la Terre ne doivent la mort qu'au hasard ; dans *Place aux Géants* les Géants dominent définitivement l'homme normal. Rosny met en présence deux espèces civilisées : l'espèce humaine triomphe.

Les *Xipehuz* sont des êtres bizarres, intelligents et doués d'une vie électrique. Voici comment ils

Les faibles disparaissent. Toutes les races qui n'auront pas la force, le sentiment de l'art et de la science doivent périr (1). C'est ainsi que les singes furent jadis une race dominatrice. Quand l'homme des arbres rencontre Vamireh, il perçoit « la présence d'un semblable ».

Sentait-il que jadis au menestrel du tertiaire, *il était au même échelon que le grand Dolichocéphale* debout devant lui, que des misères, des habitats dépressifs, avaient fait de sa race l'agonisante et de l'autre la victorieuse ? Avait-il, inscrites dans sa chair, les douleurs, les révoltes, les nostalgies, les exodes perpétuels, les batailles perdues, tout ce qui se transmet de génération en génération, de sang à sang, et dont les éveils indéfinis, rêves de vies ancestrales subitement revenues dans les fibres héréditaires, valent la mémoire directe et précise... (2)

Mais, dans l'esprit de Rosny, force est synonyme de bonté, d'altruisme, de curiosité scientifique.

un corps qu'elle domine et qui la ravale. Celui-ci était simple et clair, soumis aux forces extérieures et modelé par leur incessante pression ; tout devenait clair autour de lui, par sa seule présence ; il ne repoussait pas la terre, sa mère, pour se chercher des aïeux divins ; il était une forme — la plus belle — de la substance organisée... et nous arrivions à une nouvelle explication de l'Univers. — JEAN ERIEZ.

(1)... Plus féroces de mœurs, moins artistes que les grands Dolichocéphales des plaines occidentales, les Orientaux avaient de bonne heure accepté les hiérarchies saintes. Sur les terres fertiles de l'Est, ils avaient le rêve du pasteur, immobile et monotone. Leur organisation sociale était plus parfaite, mais ces races n'avaient pas l'avenir des races plastiques, volontaires, travailleuses et individualistes d'Europe. (*Vamireh*, p. 159).

(2) *Vamireh*. — A rapprocher des *Profondeurs de Kyamo* où le savant Alglave assiste à l'éveil de l'intelligence chez les gorilles.

sexuelles, notre compagne ne dispose plus que de l'arsenal des faibles : la ruse, le mensonge et la fraude. Les plus fières, les plus loyales et les plus nobles sont donc, par définition, vaincues. Et les meilleurs parmi les hommes, à leur tour sont victimes, car on attend d'eux une conduite incompatible avec la faiblesse humaine, et ils sentent toute la misère de leur insuffisance fatale (1).

Duel éternel entre les sexes, qui prend ici la valeur d'un problème social ! Plus tard Rosny écrira :

... l'idéal de la femme est dans la fidélité. Même les perfides, même celles dont les sens parlent trop fréquemment, même celles qui ont vingt fois trahi, conservent au fond d'elles le rêve des liaisons éternelles, de même que les plus loyaux, les plus purs, les plus tendres des jeunes hommes ont en eux l'instinct sauvage de la polygamie... Tel qui sera cependant fidèle, part dans la vie menteur ; telle qui sera à l'excès capricieuse et déloyale, débute avec une foi vive dans la durée (2).

Voici donc la marque d'une fatalité, obstacle à l'amour durable, que les couples futurs devront combattre. La femme supérieure, la femme de l'avenir saura fixer son choix après une expérience lente et même contre les élans de sa propre nature. Marie Gerfault résistera au séduisant Verteil pour se donner à Farniès, dans une sorte de demi-sacrifice qui se transformera en confiance et en douceur (3). Ève Ravière hésitera longuement

(1) *Une Rupture*, préface.

(2) *L'Héritage*.

(3) *Le Chemin d'Amour*.

directement sujettes à la transformation, celles qui créent l'avenir. Il paraît bien établi, en effet, que ce sont les couches extérieures de nos organes qui *travaillent* le plus, et cela n'est pas moins vrai pour les muscles ou les nerfs que pour le cerveau. Or travailler, c'est s'adapter aux conditions du milieu : quand ces conditions changent, les organes se modifient ; c'est la loi du progrès. On peut en induire que le progrès a une tendance à se faire par les couches extérieures, c'est-à-dire, pour l'organisme social, par les ouvriers, par le peuple. Les couches moyennes déjà intégrées ou fortifiées par l'habitude, perfectionnées par l'abstraction, sont les couches directrices ou gouvernantes.

Vous voyez un monde immobile et définitif, je vois un monde relatif et en mouvement. Un livre nous a été laissé, plus vaste que la Bible, c'est la croûte terrestre : il s'y trouve écrit une vérité qui a des millions d'années : l'évolution, le perfectionnement des organismes. Je reporte cette vérité dans nos organismes sociaux, je constate des structures anciennes et des nouvelles ; l'aristocratie est une structure ancienne, la bourgeoisie une structure présente, le collectivisme une structure en formation (1).

On comprend dès lors la différence établie entre la Bonté (action lente) et le Sacrifice (acte brutal). Le Sacrifice est toujours inutile. Le fanatique Lesclide du *Bilatéral*, l'illuminé Beyssières des *Ames perdues*, se sacrifient en vain, ou plutôt ils arrêtent la marche des événements, soulèvent la férocité du parti bourgeois. Les coups d'État ne se sont jamais produits qu'au lendemain de tentatives anarchistes, alors que les « couches moyennes », menacées d'être les premières écrasées, réagissaient, plus fortes d'avoir eu peur.

(1) *La Charpente.*

œuvre (1) et le chef-d'œuvre de Rosny. Voici comment il explique lui-même ce qu'il a voulu développer :

« *Sous le Fardeau* est un roman social — un roman social qui ne supporte aucune thèse. Les conclusions qu'on en pourrait tirer seraient à peu près les mêmes qu'on pourrait tirer de la fréquentation directe de personnages analogues à Claude Saint-Clair, Tourzel, Gilbert, Marceline, Jean Reynier, Léon Chastelain, Madeleine, Suzanne, Laurence, le père Morot, etc.

« Avant tout, on s'est proposé de faire « vivre » ces personnages : si ce but n'est pas atteint, il vaudrait mieux n'avoir pas écrit le livre. Mais, générale ou intime, l'observation a été faite sous *l'angle social*. Le récit *met* aux prises des hommes ou des femmes particulièrement faits pour une généreuse vie sociale et des individus antisociaux, des brutes ou mêmes des sauvages comme Jean Reynier. Aux premiers le fardeau moral paraît fatal ; ils ne cherchent pas à l'éviter, ils n'arrivent même pas à concevoir que ce soit possible. Saint-Clair, Léon Chastelain, Gilbert le Charpentier, Marceline, ne sauraient se dérober à la force obscure qui, avec la force d'un instinct, contraint les vrais civilisés à accomplir de lourds devoirs, à assurer des responsabilités pénibles. Il n'est pas plus question pour eux de discuter si c'est un bien ou un mal, que de

(1) Depuis que cette étude est écrite, deux nouveaux livres ont paru, *la Juive*, signée Enacryos, et *Contre le Sort*, roman féministe.

discuter l'utilité ou l'inutilité des lois physiques. Saint-Clair dira à Langueraux, qui lui reproche son dévouement excessif à une famille qui abuse du droit d'être vaine, indolente et onéreuse : « Si « j'abandonnais les pauvres passagers qui naviguent « sur ma barque, je serais honteux, malheureux et « triste à en mourir. » L'artisan Gilbert qui, de son côté, avec une ténacité généreuse, a adopté les éclopés de sa famille et de celle de sa femme, s'excuse en disant : « Qu'est-ce que tu veux ?... J'ai pas fait le monde ! »

« A côté de ces êtres *très* sociaux, gravitent ceux à qui tout devoir de solidarité est intolérable, qui n'ont d'autre souci que se débarrasser des « charges » ou qui s'ingénient à devenir eux-mêmes une charge. Ceux-là se forgent une sorte de devoir à rebours, ils ne sont vraiment joyeux que lorsqu'ils ont tiré brutalement profit de leurs semblables, abusé d'une dupe, satisfait quelque bas instinct. S'ils sont forcés, sous la pression des lois ou de l'opinion, d'élever une famille ou de secourir leurs proches, ils le font avec parcimonie ou rudesse, avec une fureur vindicative qu'ils satisfont en maltraitant leur femme et leurs enfants, en abusant des faibles, en tendant des pièges aux forts (1) ».

Sous le Fardeau n'est, en somme, que le complément de *l'Impérieuse Bonté*. Cette idée s'en dégage qu'il faut essayer de faire le bien en évi-

(1) *Revue Illustrée*. CASSELLA. (Chronique Littéraire).

mais qui lui permettra de *se reproduire*, de laisser derrière lui son prolongement, un être armé pour la bataille contre les sauvages et pour supporter les nouveaux fardeaux que la bonté nous impose.

« Ne lisons pas, dit Rachilde, le sous titre du livre : roman social, mais disons mieux, roman humain ! (1) Adoptons l'étiquette et saluons en Rosny le précurseur de l'*humanisme*, cette *autre chose* qu'il présidait jadis et qui a aujourd'hui ses disciples fervents.

Le docteur Saint-Clair est peu différent d'Héliér. Ils sont l'un et l'autre une image de Rosny à des époques différentes. Saint-Clair est resté un *ratio-*cinateur comme Héliér, mais il ne discute plus guère qu'avec des égaux en intelligence. Il a cultivé son individualité avec le sentiment de faire œuvre sociale. Jadis, il se montrait curieux de tous les arts, de toutes les actions. Successivement athlète, astronome, médecin (2), sa force et sa science devaient rapprocher Héliér-Rosny des humbles ignorants, et, devenu Saint-Clair, il a le « sentiment d'avoir rempli sa destinée ainsi qu'un homme complet doit la remplir (3). »

On lui a reproché de s'être représenté en des personnages supra-humains, parce que sa philosophie est celle de l'homme futur — résultat d'une évolution laborieuse — dont les actes, dictés par

(1) *Mercur de France*, 1906, t. LIX, p. 425.

(2) *Le Bilatéral*, p. 516.

(3) *Sous le Fardeau*, p. 210.

vagues, en buissons et, dans les angles tremblés, dans les demi-cirques, les dentelures feuilletées des maisons étaient pareilles à des crénelures châtelaines. Une, là-bas, semblait darder cinquante tourelles (ses cheminées) sur une flaque coquelicot, avec une façade chanvreuse, barrée au bas d'une chute de craie neuve. Sur le pylône délicat à mille meneaux du Sacré-Cœur, un grand levier détirait ses bras obliques, au haut d'un mât, et deux cordes y pendillaient, capillaires, perdues dans un treillis de polygones bleus, tout cela d'une grâce curieuse, comme d'une fantaisie sémite tracée sur la conque du firmament, etc.

Cette citation ne peut donner qu'une idée vague de la prose rosnyenne d'alors, entremêlée de termes médicaux, scientifiques, zoologiques et botaniques.

Beaucoup de ses néologismes ont été adoptés. Rosny a l'originalité d'avoir créé le verbe *bruissier*, si différent du verbe *bruire*. Il a donné à sa phrase une cadence qui varie suivant qu'il s'agit d'une peinture ou d'une dissertation. Les mots *adorable*, *délicat*, *merveilleux*, employés comme « leit motiv » dans le premier cas, prêtent au paysage une harmonie, une douceur, une poésie incomparables : dans le second cas, les termes puissants, *précis*, s'ils déconcertent dès l'abord, ouvrent, par leur sens scientifique, des horizons plus larges, élèvent le discours aux hauteurs de la philosophie. C'est l'amour du qualificatif exact qui lui fait dire « des nuages marcescents, des vitres adamantines, une brume lactescente, etc. » Notre langue, grâce à lui, s'est enrichie d'un vocabulaire nouveau. Aussi bien, Rosny a su faire un choix, après avoir empilé

ville de Rothstadt, blanche, fraîche et charmante comme une vierge saxonne avec mille tourelles, la cathédrale pensive et le palais carré.

Les ramiers s'abattaient sur le parc, les grands corbeaux, qui voyagent du palais du Printemps au palais de ville, se posaient avec des cris de guerre. Tous les passereaux avaient disparu ; les cigognes de la Tour du Phare se tenaient aux abords de leurs nids comme des sentinelles pâles.

(Une Reine)

Il faut remarquer que l'existence mouvementée des Rosny, leurs voyages desquels ils rapportaient des locutions neuves, leurs études qui leur révélaient le qualificatif technique, devaient fatalement influencer sur leur forme et la rendre *nombreuse* et un peu chaotique. Nous l'avons désormais admise et nous ne pouvons que l'admirer pour ce qu'elle apporte d'instructif, pour ce qu'elle marque de progrès sur le style des prétendus traditionnalistes, car Rosny, logicien, ne pouvait pas ne pas être évolutionniste en littérature, et, si notre société est rendue meilleure par des réformes, pourquoi conserver un style-type choisi, on ne sait pourquoi, au XVIII^e siècle, sans accepter l'emploi de néologismes créés pour les sciences récemment acquises. Si l'Acropole fût devenue l'unique modèle d'architecture, ni l'art roman, ni l'art gothique n'eussent existé.

Rosny, sous un aspect analytique, écrit une langue de synthèse en ceci qu'il suscite, sans périphrases ni métaphores, un plus grand nombre d'images saisissantes — à l'aide de peu de mots spé-

ciaux — que n'en invoquent les filandreuses descriptions romantiques.

Faite d'harmonie, de charme, tour à tour tendre, douce, quasi féminine, comme une parole d'amour, et rude, énergique, presque violente, comme une eau-forte cruelle, la forme de Rosny si multiple apparaîtra peut-être plus tard comme la seule propre à exprimer notre époque de transition.

*
* *

Trop rapide, cette étude aura pu cependant donner une idée de l'homme et de l'écrivain. Elle risque aussi d'encourager la nouvelle génération à lire une œuvre qui est, sans conteste, une des plus admirables et des plus nobles parmi les œuvres contemporaines. Il importe surtout que ce soit la jeunesse qui puise dans ces livres l'énergie qui permet de vivre avec espoir.



OPINIONS

Les frères Rosny sont des créateurs, des initiateurs. Ils ont écrit, eux aussi, des histoires d'amour et d'aventure ; mais ils ne se sont pas enlizés dans cette ornière où s'attardent tant de conteurs. Ils inventèrent des « genres ». On leur doit le roman social. *Sous le Fardeau* fait partie de cette série. Avant Wells, ils usèrent du merveilleux scientifique, qui fournit d'amusantes et émouvantes conceptions. Dans le roman pré-historique qu'ils ont créé, ils ne connaissent pas de rivaux. Mais je le répète, leur triomphe, c'est l'œuvre d'imagination où les questions sociales sont abordées. *Le Bilatéral* nous initia aux mœurs des collectivistes et des anarchistes. *L'Impé-ricieuse Bonté* nous découvrait l'idéal philosophique et moral d'une société démocratique. tel qu'il se dégage des premiers tâtonnements ; c'est une sorte de tolstoïsme « actif » et non « passif », dépouillé du mysticisme bouddhique qui adhère aux prêches de l'aristocrate devenu cordonnier, une théorie de l'altruisme résultant de l'évolutionnisme et du positivisme. Les frères Rosny sont les apôtres laïques d'un dévouement, que ne soutiennent ni les sanctions, ni les doctrines

dans la nuit sans étoile. Peu de livres sont plus lourds que le leur, malgré tels élans d'optimisme, plus lourds d'angoisse et de désespoir. Il faut le quitter, le reprendre. On se bat contre lui longuement.

..... L'idée, l'idée qui émerge, qui cimente et domine le tout ? Ah ! c'est pour elle, on le sent bien, que chaque page fut écrite, chaque personnage construit, chaque épisode rapporté, chaque dialogue fouillé par ces observateurs amers qui sont doublés d'un philosophe. L'idée, c'est que l'univers entier, et par conséquent notre monde, est livré aux forces aveugles d'une évolution infinie. Ni Dieu, ni sens caché, ni but. Des combinaisons incessantes, d'où la vie misérable et splendide, pour notre malheur, est sortie. Aventure tâtonnante et bornée, qui durera ce qu'elle pourra, pour aboutir au chaos final, et renaître en d'autres systèmes. C'est l'hypothèse naturaliste, en sa monstrueuse unité.

Les Rosny ne semblent pas se douter qu'il puisse en exister une autre. Au moins lui prêtent-ils, en poètes, toute la splendeur compatible avec ses sombres fictions. On est saisi, ébloui, frappé, même alors qu'on cherche une issue. C'est la marque, la marque évidente, des grandes œuvres de l'esprit. Et comme il faut une morale pour tenir la société debout, et que nulle morale, évidemment, ne découle de telles prémisses, les auteurs s'en tirent, ici, en faisant de l'instinct social une sorte de force stupide qui conduit à son but malgré eux ses dupes plus ou moins conscientes. C'est très clairement le point faible de cette construction magnifique.

J'ai, tant bien que mal, indiqué les raisons de mon enthousiasme, qui, vous le voyez, ne vient pas d'un accord parfait sur le fond. Qu'importe ? A certaines hauteurs, le sens de l'effort seul subsiste. Il arrive très rarement qu'on soit secoué de la sorte. Et je songe aux autres volumes qu'ont déjà signés les Rosny, à cette merveilleuse série qui va de *Nell Horn*, et *Daniel Valgraine* et du *Bilatéral* à l'*Impérieuse Bonté*, en passant

léopard, bandit nomade ou tyran domestique, un Jean Reynier ou un Armand Seilhac.....

Marcel Ballot (*le Figaro*).

La morale que Rosny rêvent de dresser définitivement en regard de toutes les religions serait, par excellence, la morale humaine. Ne lisons pas leur sous-titre : roman social, mais disons mieux : roman humain. Les Rosny ont trop étudié les premières animalités de l'homme, espèce victorieuse des autres espèces, pour que la philosophie non concluante (la plus sage de toutes) qu'ils en tirent soit noyée de brumes religieuses et de ce qu'ils avouent ne pas connaître exactement son début dans la matière, ils ne le tiennent pas pour une des faces de divinité ou un éclat passager de l'invisible. La loi mystérieuse qui leur paraît peser davantage sur la conscience de l'humain bien équilibré est celle de la protection que le fort croit devoir au faible, loi de bonté qui ne peut aller cependant jusqu'au sacrifice de la chair ou de l'esprit du protecteur sans attenter à la grande loi de conservation, la reprise partielle de la fortune universelle menant à l'anéantissement partiel du possible à accomplir pour chaque individualité. Il convient de faire de bonnes actions dans la mesure de ses deux bras, selon ses énergies, les ressources de son intelligence ou de sa santé, mais jamais en dehors de la permission qu'un être accorde à sa propre vitalité de s'oublier elle-même. Dès que le renoncement, la volupté du sacrifice, le sinistre besoin de s'immoler que nous ont légués presque tous les gardiens d'idoles intéressés aux effusions de sang, arrivent à dominer le normal besoin de protection inné dans toute nature humaine, normalement constituée, la conscience du protecteur s'obscurcit vis-à-vis du protégé, il remplace un être par un autre, plus simplement déplace une individualité, quelquefois sans aucun profit

pour la masse des intelligences. Pour déterminer le passage du normal à l'anormal sacrifice, de l'idée du dévouement à l'idée d'abnégation, plusieurs gros volumes ne suffissent pas. Il ne faudrait donc point reprocher aux Rosny l'ampleur de leur dernière œuvre et la longueur de certains exposés qui sont pourtant d'une si étonnante clarté de langue. Ils ont essayé de condenser dans une même atmosphère, que le souffle puissant du docteur Claude vivifie de sa chaleur communicative, les rayons épars de différentes petites âmes d'avance soumises aux pires dominations et ils les ont fait tomber dans le grand foyer de ce consolateur, pasteur de peuple, guérisseur de tous les maux. Mais Claude ne cesse pas d'être un homme. Il peine, il sue, il se plaint sous le fardeau librement accepté. Plein de mansuétude devant ces femmes apeurées par la douleur physique, toujours injustement méritée, de pitié pour les petites filles de toutes les catégories sociales victimes de leurs parents ou de leurs époux, il se raidit devant les basses obsessions de la famille mendicante, et il se sent presque coupable d'autoriser la vie chez ses proches qui n'en sont pas dignes. Médecin, c'est-à-dire confesseur, il découvre les plaies, met à nu les cerveaux et les cœurs, se penche sur des tortures qui lui renvoient l'image des siennes, le forcent à s'apitoyer sur ses propres misères. Le miracle est qu'il demeure bon, mais on est fatalement bon comme on est logiquement cruel. Entre le meurtrier de Marceline et le docteur Saint-Clair il n'y a guère de différences que de point de vue.

Chacun à sa manière cherche le mot de l'énigme, la plus grande somme d'absolu, chacun court après son bonheur. Ce qui rend la lecture de ce roman attachante, suprêmement entourante, c'est que la langue des Rosny puise aux sources claires de la vie primordiale, ses bruissements d'eau pure qui tantôt rugit au fond des gouffres, tantôt glisse toute azurée du ciel parmi les menues herbes. Ils ne sont ni parisiens, ni français, ils sont terrestres, quoique peu paradisans ! Ils ont

surpris dans la souplesse des gestes animaux, dans le rythme des vents, dans on ne sait quels cillements d'étoiles des phrases décisives qui apportent avec elles un parfum de vérité. Leur force principale sera d'avoir emprunté le plus de nature possible pour représenter des conflits très sociaux et par conséquent très loin de la nature. Ce que Zola n'a pas fait et n'a jamais voulu faire, car il ignorait certainement ce qu'il y avait à faire, étant mal instruit de sa propre valeur, les Rosny le font avec les yeux ailleurs, beaucoup plus haut... Je n'aime pas toujours la féroce fantaisie de leurs nouvelles, où ils me font trop l'effet de chats brutaux, jouant avec le lecteur-souris, mais j'attends (nous sommes sans doute beaucoup qui attendons cela) j'attends leurs livres sociaux, dont le sous-titre me déplaît, comme la grande mise de fond à la réserve sociale de notre époque littéraire si vite épuisée. Presque écrasée moi-même sous le fardeau des livres inutiles qu'il faut lire, je me redresse, leur œuvre à la main, presque éblouie d'avoir lu et d'avoir cherché à comprendre. Le bon livre des Rosny, c'est le fleuve qui passe chargé de précieuses cargaisons, apportant des richesses, des curiosités, de hardies silhouettes d'aventuriers ou de sages figures de pilotes, balayant les déchets, submergeant les épaves, chassant les miasmes, et de m'être seulement assise sur le bord... je respire !

Rachilde (*Mercur de France*).

A moins d'être racornis par de basses préoccupations de métier, quelle joie de constater par ce livre d'hier, *Sous le Fardeau*, que ces écrivains dont on a suivi avec admiration l'effort et la croissance, dont certains livres rejoignent les plus illustres, ont trouvé le moyen de s'élever encore au-dessus d'eux-mêmes ! Gardant tous les mérites d'originalité, de respectueuse et discrète tendresse pour l'être humain, qui donnent tant d'intérêt à leurs livres d'autrefois, ils ajoutent à tout cela

n'est que peintre ; et certes il sait donner à sa palette les touches les plus vigoureuses. Mais l'âme de ses héros nous échappe trop souvent. Avec les Rosny c'est au contraire l'âme même des êtres qui s'impose à nous et nous sentons toutes leurs peines et nous communions à toutes leurs joies, parce que les auteurs eux-mêmes ont vibré de toutes les fibres de leurs nerfs, et saigné de tout le sang de leurs veines généreuses, en pensant et écrivant cette œuvre qui ne périra point.

Jehan d'Ivray (*Revue d'Egypte et d'Orient*).



1892). — *Figaro* (1889-1894). — *La Revue Illustrée* (1889). — *Figaro Illustré* (1889-1895). — *Le Temps* (1889-1904). — *Nouvelle Revue* (1890-1906). — *Revue Bleue* (1890-1896). — *Cosmopolis* (1891-1895). — *Gil Blas* (1891-1896). — *Mode pratique* (1892-1896). — *Revue Hebdomadaire* (1893-1907). — *Revue de Paris* (1894-1898). — *Echo de Paris* (1895-1903). — *Grand Journal* (1896). — *Le Journal* (1896-1907). — *Le Gaulois* (1896-1898). — *La Grande Revue* (1897-1903). — *La Contemporaine* (1901-1902). — *La Renaissance latine* (1902-1904). — *L'Auto* (1902-1905). — *Fémina* (1902-1906). — *La Revue* (1903-1907). — *Les Arts de la Vie* (1904). — *Petite République* (1904-1905). — *L'Illustration* (1904-1906). — *Paris Illustré* (1904). — *La Vie Heureuse* (1907). — *Je sais tout* (1907). — *Messidor* (1907), etc.

A CONSULTER

Autres collaborations : *Le Supplément*. — *Le Roman romanesque*. — *Supplément du Petit Journal*. — *Supplément du Petit Parisien*. — *Supplément de l'Echo de Paris*. — *Supplément du Soleil*. — *Conteur populaire*. — *Mon Dimanche*. — *Selecta*. — *Nos Loisirs*, etc., etc., etc.....

A consulter : **Anonyme** : *Rosny* (Joseph-Henry) Notice. Grande Encyclopédie, t. XXVIII. — **François Coppée** : *Mon Franc Parler*, 4^e série. (*A propos de Romans*). Paris, A. Lemerre, 1896, in-18. — **Gaston Deschamps** : *La Vie et les Livres*, 3^e série. Paris, A. Colin, 1896, in-18. — **Ernest-Charles** : *La Littérature d'aujourd'hui*. Paris, Perrin, 1902, in-18. — **Anatole France** : *La Vie littéraire*, 3^e série Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18. — **Jules Huret** : *Enquête sur l'Evolution littéraire*. Paris, Fasquelle, 1894, in-18. — **Ernest La Jeunesse** : *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*. Paris,

Perrin, 1896, in-18. — **Bernard Lazare** : *Figures contemporaines*. Paris, Perrin, 1895, in-18. — **Marius-Ary Leblond** : *La Société française sous la troisième république, d'après les romanciers contemporains*. Paris, F. Alcan, 1905, in-8° : *La Revue, la Grande France*. — **Georges Le Cardonnell et Charles Vellay** : *La littérature contemporaine. Opinions des écrivains de ce temps*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — **Georges Pellissier** : *Nouveaux Essais de Littérature contemporaine*, Paris, Soc. française d'imprimerie et de librairie, 1895, in-18 ; *Le Roman* (Histoire de la langue et de la littér. françaises des origines à 1900, publié sous la direction de L. Petit de Julleville, t. VIII). Paris, Colin, 1899, in-8°. — **M.-C. Poinso**t : *J.-H. Rosny*. *La Grande Revue*, 1 et 16 mars 1907. — **Georges Rodenbach** : *L'Elite*. Paris, E. Fasquelle, 1899, in-18. — **Jean de Tinan** : *Un Canevas*, « *Mercure de France* », septembre 1895. — **Vernon Lee** : *Les Rosny et le roman analytique en France*. *Revue des Revues*, 1897, pp. 144-151. Etc., etc.

AD. B.



TABLE DES MATIÈRES

J.-H. Rosny, par Georges Casella

I. L'écrivain	3
II. Les Théories	9
III. Le roman scientifique	13
IV. Le roman préhistorique	16
V. Le roman psychologique	22
VI. Le roman social	30
VII. La Forme	39
Autographe de J.-H. Rosny.	44

OPINIONS :

De Jules Bois	45
De Georges Normandy.	46
De Gabriel Trarieux	47
De Marcel Ballot	49
De Rachilde.	50
De Georges Lecomte	52
De M.-C. Poinot	53
De Jehan d'Ivray	55
Bibliographie	57

